12.

11° 26

Bouffiers FRC 4519

Case
FRC
15080

DISCOURS

SUR

LA VERTU.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DISCOURS

SUR

LA VERTU

DISCOURS

SUR

LA VERTU,

Prononcé à l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, le 25 janvier 1797,

Par STANISLAS BOUFFLERS.

Deuxième Edition, corrigée et augmentée.

PARIS,

Charles POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, N.° 10.

Henrichs, à l'ancienne librairie de Dupont de Nemours, rue de la Loi, N.° 1231.

AN IX. — 1800.

En offrant au public un ouvrage auquel j'ai toujours attaché plus d'importance pour le fonds que de mérite pour la forme, je lui donne la preuve que j'ai bien moins l'espérance de plaire que le désir d'être utile.

J'ai toute ma vie pensé que sans bonté il n'y a point de vertu ; j'ai cru remarquer en même temps que dans toutes les circonstances de la vie on avoit un *plus* vrai besoin de moins de mal que de *plus* de bien ; en sorte que toutes les œuvres de la bonté sont contenues dans l'exercice de la compassion; et c'est dans le développement de cette faculté moitié physique, moitié morale,

qu'il m'a semblé entrevoir tout le système de la vertu.

Si cette découverte, que je dois peut-être sans le savoir à beaucoup de moralistes que j'ai pu oublier, n'étoit pas assez brillante pour m'en promettre quelque gloire, elle m'en a dédommagé en me procurant la plus véritable satisfaction. La nature humaine s'est montrée à moi sous un meilleur jour; j'ai vu dans le cœur de l'homme non-seulement le temple, mais encore le berceau de la vertu; j'ai voulu en faire part à mes semblables, et j'ai conçu l'espoir qu'en la leur montrant de plus près ils la trouveroient plus belle. *Virtutem videant.*

Ce foible ouvrage, consolation passagère d'un long exil, a été prononcé

autrefois à l'Académie de Berlin ; j'y ai changé environ une page ou deux qui ne tenoient point au fond du sujet, et qui ne pouvoient avoir d'intérêt que pour le prince et le peuple généreux à qui je voulois témoigner ma reconnoissance. Du reste, on pourra démêler dans quelques endroits de ce discours, un sentiment dont je serois bien fâché de pouvoir me faire un titre particulier, et qui j'espère m'est commun avec tous mes compagnons d'infortune. C'est ma passion pour la France, mon amour pour sa gloire, mon orgueil de ses triomphes, mes vœux pour son bonheur; et voilà ce qu'on retrouveroit dans toute la suite de mes pensées et de mes sentimens, depuis le moment où mes yeux humides de larmes s'étoient tournés, pour la dernière fois,

vers ma trop chère patrie, jusqu'au moment inespéré où j'ai senti des larmes plus douces couler encore à son aspect.

DISCOURS

SUR

LA VERTU.

O vertu, s'écria Brutus à sa dernière heure, tu n'es donc qu'un vain fantôme ! Combien elles renfermoient de tristes conséquences, ces paroles mémorables arrachées par l'indignation au dernier mais en même temps au plus ingrat des Romains expirant avec la République ! Briser le plus beau nœud de la société, ne laisser au monde entier d'autre guide que l'intérêt, déraciner la morale du fond des cœurs, décourager à jamais les ames généreuses, assurer le triomphe des pervers en licenciant, pour ainsi dire, l'armée des gens de bien ; tels sont les maux que préparoit au monde un blasphème plus funeste peut-être au bonheur des générations futures, que la

gloire de César à la tranquillité de ses contemporains. Si la vertu n'est qu'un fantôme, les lois ne sont plus qu'absurdité ou tyrannie, la probité que duperie ou timidité, l'héroïsme qu'ambition ou démence; et l'homme, devenu étranger à tout ce qui n'est pas lui, ne consultera plus que sa foiblesse ou sa force, pour accomplir ou pour violer ce qu'il appeloit ses devoirs. Osons nous élever contre d'aussi fatales maximes; prouvons au genre humain qu'il existe une vertu ; qu'elle n'est ni une fiction de la philosophie, ni une invention de la politique, mais une modification de notre être, une partie essentielle, intégrante de nous-mêmes, une faculté commune à tous, et dont l'extension est au pouvoir de chacun : enfin déchirons s'il se peut le voile trop épais sous lequel tant de misanthropes ont voulu cacher à l'ame humaine sa beauté native, son origine céleste et sa haute destination, essayons-le du moins, et pour y parvenir, entreprenons de démontrer deux vérités, qui feront les deux parties de ce discours : l'une, que la vertu a le principe

de son existence dans notre sensibilité; l'autre, que la vertu a le principe de son développement dans notre raison. La tâche est grande; mais c'est à mon zèle, et non à mes forces, que je la mesure : il ne s'agit pas moins que de justifier l'homme devant les hommes, et la nature devant la société.

Plusieurs causes ont pu concourir à obscurcir la véritable notion de la vertu dans l'intelligence de la plupart des hommes : nous en parlons tous, et tous, en en parlant, nous avons l'air de nous comprendre; mais si l'on demandoit à chacun de nous la définition précise de ce mot si répété, nous trouverions des différences, souvent même des contradictions, qui permettroient effectivement de douter si c'est une chose ou seulement un mot, un fantôme ou une réalité. On s'accorde plus sur le culte qu'on lui rend, que sur les attributs qu'on lui suppose; et si on l'adore, c'est comme le dieu inconnu.

Il est donc à propos, avant d'affirmer ou de nier la réalité de la vertu, de consulter les différentes opinions, et de recueillir, pour ainsi dire, tous les avis, afin d'en composer un qui s'accorde, sinon avec les paroles, du moins avec la pensée, ou peut-être même avec l'instinct de la plupart des hommes. Plusieurs d'entre eux, frappés de l'étymologie latine, regardent la vertu comme une force surnaturelle, dont par conséquent tout homme ne sauroit être doué, et condamnent ainsi presque toute l'espèce humaine à une corruption inévitable. Mais si la vertu étoit un don particulier, comme l'agilité, la vigueur, la grandeur, la beauté, où seroit son mérite? D'autres se contentent de la présenter comme une suite d'efforts pénibles, et par conséquent effrayans, contre les passions toujours prêtes à se révolter, tandis que la vertu peut elle-même prendre rang parmi les passions, et devenir la passion dominante. Il en est qui la voient dans la fuite et même dans la haine des hommes; elle qui doit être le premier lien

du monde moral, elle qui est toute bienveillance et toute harmonie. Je ne sais quel philosophe l'a définie l'*amour de l'ordre ;* mais cette définition d'un si grand sens, n'est-elle point exprimée en termes trop abstraits, pour être aussi généralement comprise que la vertu doit être généralement connue? d'ailleurs, définir ainsi la vertu, n'est-ce pas au premier abord l'ériger en une sorte de magistrature, dont elle est rarement jalouse, et prêter un orgueil stoïque à l'ennemi de tout orgueil? Le dirai-je; la dépravation toujours renaissante du genre humain a sans doute rendu la vertu bien rare; mais peut-être les éloges maladroits, sans cesse prodigués à cette même vertu, l'ont-ils rendue plus rare encore. On ne cesse de nous la montrer comme au-dessus de l'homme, tandis qu'elle est à la portée de tout homme; on a voulu la faire admirer, et il suffisoit de la faire aimer. Tout ce qu'on annonce comme sublime, paroît bientôt inaccessible; la simplicité y renonce; l'ambition seule ose y aspirer: or l'ambition étouffe trop sou-

vent la vertu qu'elle feint d'embrasser, pour se cacher sous ses attributs comme sous un déguisement favorable à ses desseins. Evitons, s'il se peut, cet écueil ; rapprochons la vertu des hommes, pour rapprocher les hommes de la vertu ; cherchons les termes les plus simples pour la définir, comme les couleurs les plus douces pour la peindre ; et quand nous essayons de présenter son image, conformons-nous, s'il se peut, à notre modèle, qui ne veut ni effrayer ni éblouir. Ainsi donc, sans trop approfondir ni trop nous élever, contentons nous d'énoncer l'idée qui se présente le plus ordinairement en entendant prononcer le nom de vertu ; et nous la reconnoîtrons, avec le commun des hommes, pour une disposition sincère à faire aux autres tout le bien qui est en notre pouvoir. Or cette disposition, j'en appelle à tout ce qui m'écoute, existe dans tous les hommes, depuis le meilleur jusqu'au plus méchant ; et tant qu'un intérêt réel ou imaginaire ne la prédomine point, elle ne manque aucune occasion de se mani-

fester. Et ne l'attribuons pas à un degré plus ou moins éminent de sensibilité morale ; cherchons-en le principe dans l'apanage de tout homme, dans la sensibilité physique : oui, c'est là qu'en dernière analyse nous la trouverons cachée, pour ainsi dire, au fond du cœur humain, comme l'or dans les entrailles de la terre, en attendant que le travail des hommes lui donne son prix et son éclat.

Je sais que beaucoup de philosophes, et malheureusement la plupart des modernes, se sont plus à représenter l'homme en général comme ami de lui seul, et comme indifférent au reste du genre humain. Ils ont voulu lui persuader que tout ce qui n'est pas lui est pour lui sans réalité : plusieurs même ont osé dire que tout individu est en droit de penser qu'il est le seul être existant, que tous les autres ne sont à son égard que des apparences ; qu'au lieu de se croire fait pour le monde, il peut croire le monde fait pour lui seul ; et même que ce n'est pas lui qui existe dans l'univers, mais l'univers qui existe au dedans

de lui : et quand une métaphysique insidieuse n'entraîneroit pas ces guides égarés dans des erreurs aussi absurdes, il n'en est pas moins vrai, disent-ils en parlant de l'homme, que jeune ou vieux, intelligent ou stupide, pauvre ou riche, foible ou robuste, ses sensations composent tout ce qu'il sait de son existence. Les êtres de tout genre qui frappent ses organes ou sa pensée, n'excitent son intérêt qu'autant qu'ils lui promettent quelque avantage, ou qu'ils le menacent de quelque danger : sa conservation l'occupe uniquement, le plaisir et la douleur partagent toute son attention ; enfin les désirs, les craintes, les souvenirs, les prévoyances de tout genre, l'assiégent sans relâche, et l'avertissent incessamment de songer à lui.... Et quoi donc, rien ne l'avertiroit-il de songer aux autres ? oui, n'en doutons pas ; cette même sensibilité physique dont on fait la base de l'égoïsme, cette sensibilité, dis-je, ne cesse de lui montrer sa foiblesse ; et la foiblesse toujours inquiète, toujours agitée, toujours attentive à une foule de besoins

dont

dont elle est menacée, sans pouvoir à elle seule y satisfaire, avertit l'homme qu'il ne peut se passer de secours étrangers : et ces secours, à qui l'homme peut-il les demander, si ce n'est à l'homme? et sur quoi peut-il fonder son espoir, si ce n'est sur la ressemblance qui lui présente l'image de l'identité, qui lui persuade, sans qu'il puisse s'en rendre raison, que ses semblables sont d'autres lui-même, dans lesquels ses vœux et ses peines doivent se répéter, comme il voit ses traits et ses gestes se répéter dans leurs gestes et dans leurs traits? Effet généralement connu d'une même organisation, et dont jusqu'aux êtres inanimés nous offrent des exemples. Voyez pendus au même mur deux instrumens montés à l'unisson; touchez l'un deux, vous entendez résonner les cordes de l'autre, comme par un mouvement spontané; et le phénomène se répétera tant qu'une action étrangère n'aura point dérangé, entre les deux corps sonores, ce rapport secret qui leur donne l'air de s'entendre et de se répondre. Et nous aussi, la nature

avoit dessein de nous accorder les uns avec les autres ; et les fibres de notre organisation mystérieuse sont autant de cordes sensibles, prêtes à vibrer d'elles-mêmes, lorsque à notre portée d'autres cordes pareilles seront mises en vibration. Expliquez, si vous pouvez, l'effet communicatif de diverses contractions nerveuses, que souvent il suffit de voir pour les éprouver. Combien de fois, à l'aspect d'une blessure, n'a-t-on pas senti à la même place une douloureuse impression? combien de fois un œil souffrant n'a-t-il pas arraché des larmes involontaires à l'œil qui l'examinoit? combien de fois, en voyant le sang d'un malade jaillir sous la lancette, n'en a-t-on pas été plus affecté que le patient lui-même? Mais ne multiplions pas des preuves qui ne semblent parler qu'à nos sens ; et craignons de nous arrêter à des observations qui ne feroient que nous approcher de l'objet de nos recherches, tandis que nous pouvons le saisir. En pressant le malheureux de se plaindre, la nature, qui n'a jamais trompé dans ses indications, ne lui an-

nonce-t-elle point qu'on le plaindra ? La même impulsion qui le porte à invoquer des secours, ne lui promet-elle point qu'il en recevra ? S'il les invoque, sans doute il sent qu'il les donneroit ; et comme l'organe de la parole suppose le sens de l'ouïe, de même l'instinct de la plainte suppose le sentiment de la compassion.

Le voilà le principe de tous les secours mutuels, la base des plus vrais biens de la société ; c'est la compassion, c'est cette affection en même temps physique et morale dont quelques animaux même nous donnent des indices, et sans laquelle on ne seroit point homme : elle nous avertit que nous ne sommes pas faits pour nous seuls ; elle nous apprend qu'il existe d'autres êtres sensibles dans l'univers, et répète, d'une manière plus ou moins vive au dedans de nous, les affections de nos semblables, soit que nous voyions leurs angoisses, soit que nous entendions leurs cris, soit même que leur pensée ne soit présente qu'à notre pensée : inestimable prévoyance de la nature, qui, pour ainsi dire, touchée elle-

même de compassion pour l'homme isolé, a voulu intéresser tous les hommes au sort de chaque individu, en leur inspirant le précieux besoin de secourir la foiblesse et de soulager la misère ; en assignant à tout homme une certaine part dans la douleur et dans le plaisir des autres hommes, et en réunissant, pour ainsi dire, les membres épars du genre humain, par les invisibles liens d'une sympathie universelle.

Il est trop vrai cependant que cet instinct sublime qui devoit maîtriser tous nos sentimens, est sans cesse combattu, et presque toujours opprimé au dedans de nous, par un autre instinct auquel nos conventions, nos mœurs, nos préjugés, nos usages, prêtent à chaque instant de nouvelles forces ; c'est l'intérêt, qui, borné dans son principe aux soins de notre conservation, a pris un accroissement illimité suivant que nous avons étendu le cercle de nos vaines prétentions et de nos vagues désirs. Heureuse la société humaine, si, plus éclairée dans ses commencemens, elle eût

pris soin d'exalter le sentiment qui nous lie avec elle, au lieu de celui qui nous concentre au dedans de nous. Observons, pour nous en convaincre, l'enchaînement presque nécessaire des causes qui ont successivement concouru à notre commune dépravation; représentons-nous un premier rassemblement d'individus nécessiteux, foibles, ignorans, obligés de s'écarter d'une contrée où des concurrens plus robustes leur disputoient une nourriture insuffisante : suivons cette malheureuse horde dans sa marche errante et pénible à travers des étendues stériles; voyons-là s'arrêter enfin, à la prière des vieillards, des femmes et des enfans épuisés de fatigue, dans les lieux où les fontaines, les fruits, la pêche, la chasse et l'éloignement peut-être semblent lui promettre une vie moins difficile et moins agitée : on rassemble d'abord les objets les plus nécessaires aux premiers besoins; les fruits sont cueillis et amassés; les animaux qui fournissent leur lait, sont réunis en troupeaux; le feuillage est entassé pour en former des lits; un établis-

sement grossier est commencé sous des ombrages épais, dans le creux des arbres, entre les fentes des rochers; et quelques branchages rompus sont plantés autour d'un camp irrégulier, malheureusement autant contre l'approche des hommes que contre celle des animaux destructeurs; car l'injure que l'on croit avoir reçue, reste gravée au fond des cœurs, et la sympathie est étouffée par le ressentiment. Cependant l'enceinte est formée; la peuplade s'accroît, elle s'attache par un sentiment bien naturel à la contrée qui la nourrit, elle s'y plaît, elle s'y suffit à elle-même; et désormais enchaînée par les nœuds de l'habitude entre des limites qu'elle même s'est posées, oubliant le reste des hommes, oubliée d'eux, elle devient à elle-même son univers. D'autres peuplades ont subi le même sort, et voilà qu'il se forme aux environs de pareils établissemens; bientôt la chasse, la pêche, la récolte des fruits sauvages, ont élevé des rivalités qui ont tourné en disputes, et les disputes en combats. Alors dans l'étranger au

lieu d'un frère on vit un ennemi, et dans l'ennemi au lieu d'un homme une bête féroce : plus on en terrassa, plus on fut cher aux siens; les vainqueurs de retour, honorés par leurs compagnons et suivis par leurs captifs, rentrent au bruit de leurs noms mille fois répétés..... Funestes cris ! premiers accens de la renommée qui bégaie encore, mais qui éveille l'orgueil et donne le premier signal du désastre du monde! Cependant la guerre amène la lassitude ; celle-ci conseille la paix et dicte les premiers traités : les coups sont suspendus; mais la haine dure ; on la cache, il est vrai, cette haine, mais en secret on l'écoute; on ne se bat plus, mais on se trompe, et la guerre est remplacée par la politique. Avec le temps, les hommes devenus moins féroces à mesure qu'ils devenoient moins ignorans, ont reconnu que leur vraie force étoit dans leur union, et que les grandes associations, assurées par-là même d'être plus tranquilles, devoient être plus heureuses. Mais ce rapprochement apparent des vraies bases de la

félicité générale, eût produit de meilleurs effets, s'il eût été dicté par de meilleurs motifs. C'étoit l'intérêt qui parloit ; non l'intérêt général, mais celui d'un parti, c'est-à-dire, un intérêt non en communauté mais en opposition avec celui du reste des hommes : on désiroit moins conserver une paix solide que préparer une guerre avantageuse, et l'on cherchoit plus à lier ses voisins qu'à se lier avec eux. Ainsi les premières nations semblent toutes s'être accordées pour donner ces funestes exemples aux particuliers, qui ne les ont que trop suivis. La politique s'étoit écartée de la morale, la morale s'est rapprochée de la politique ; chaque membre de ces sociétés séparées a pensé, comme le tout, que pour être le plus tranquille il falloit être le plus fort, et que pour être le plus fort, il falloit essayer, soit par l'oppression, soit par la séduction, de disposer de la force d'autrui. Antique et fatale origine d'une erreur, ou, pour mieux dire, d'une épidémie sans remède ! On méconnut les vrais caractères du bonheur ;

on

on voulut le devoir à ses soins, et non aux soins de la mère commune; on se persuada qu'il ne pouvoit être que l'ouvrage pénible du grand nombre et le partage du petit; enfin on cru que, pour être heureux, il falloit être plus heureux que les autres. Alors les hommes se sont pour jamais sevrés de la nature; et de frères qu'ils étoient, les voilà rivaux. A l'imitation des peuples, dont les alliances étoient des ligues contre le reste du genre humain, les liaisons des particuliers sont devenues des ligues contre le reste de leur société; l'égoïsme des nations s'est reproduit dans les familles, et bientôt a passé dans le cœur de chaque individu : trop heureux encore si entre ceux que le sang ou l'amitié unit en apparence des plus saints nœuds, ce poison, dont le cœur du sage est seul exempt, ne fermente pas en secret! et puisse la Rochefoucault n'être qu'un calomniateur, en disant *qu'il y a toujours dans le malheur de nos amis quelque chose qui ne nous déplaît pas*!

Faut-il en conclure que l'égoïsme absolu soit toute la morale de l'homme ? non sans doute ; la sympathie que cet égoïsme a détruite, l'avoit précédé. La main de la nature avoit tout disposé avec amour et prudence ; la main de l'homme a tout gâté. Ne reprochons donc plus à la nature d'avoir fait l'homme égoïste ; reprochons plutôt à la société d'avoir rendu l'homme insociable.

Mais les hommes ont beau s'écarter de la nature, elle est toujours plus près qu'on ne pense ; et sans doute on trouveroit qu'il existe encore parmi nous plus d'un indice de cette heureuse sympathie, qui, mieux que toutes les précautions de la défiance, auroit pu servir de sauve-garde à toute la société.

Commençons par ceux que leur âge, leur simplicité, leur ignorance même, défendent pour un temps de nos erreurs : observez la première entrevue de deux enfans qui bégayent à peine, et qui n'ont point encore rencontré d'autres enfans. Jusque-là chacun des deux n'avoit connu que des géants en

comparaison de lui ; voilà qu'enfin il trouve un égal : voyez-les s'étonner , tressaillir , s'agiter, essayer de s'élancer l'un vers l'autre hors des bras de leurs nourrices ; des deux parts même empressement , même joie , mêmes gestes , mêmes cris ; ils se regardent , ils se contemplent , ils se sourient , ils se mirent pour ainsi dire l'un dans l'autre avec amour. Feignez de menacer l'un , l'autre aussitôt se met à pleurer ; éloignez-les , ils pleurent tous les deux ; rapprochez-les , nouvelles caresses , nouvelle félicité ; bientôt la parure , les jouets , les fleurs , les fruits , innocent trésor de cet âge , tout sera mis en commun : ils ne peuvent pas encore se dire qu'ils s'aiment déjà ; mais notre éloquence a-t-elle rien d'aussi expressif que leurs naïves démonstrations ? Heureuses créatures, croissez, mais ne changez point !

Suivons le cours de la vie humaine , et considérons la jeunesse ingénue , dans la franche expression de mille sentimens que les autres âges ne savent que feindre ou réprimer. Voyez

un adolescent que les leçons et les exemples des hommes faits n'ont point encore écarté de la première direction de cette même nature, la meilleure des institutrices ; voyez sa confiance aveugle dans les hommes qu'il croit tous aussi bons que lui, sans doute parce qu'il n'est pas encore aussi méchant qu'eux ; voyez comme il est prêt à tout donner, à tout faire, à tout risquer, non-seulement pour un frère, pour un ami, pour un compagnon de ses premières années, mais même pour un inconnu : candeur touchante, imprudence aimable de la jeunesse, vous ne seriez pas un défaut, sans les vices des âges plus avancés!

N'en restons pas à ces premières observations, et toujours aidés, s'il se peut, du flambeau de la philosophie, continuons à chercher dans tous les temps et dans tous les pays, des vestiges de la nature. Attendons-nous à les voir plus distinctement dans ces siècles antiques où la société, plus près apparemment de son enfance, avoit moins eu le temps de s'égarer

dans sa marche : ils seront plus marqués peut-être, ces vestiges précieux, chez ces nations qu'on nomme barbares parce que nos erreurs n'y ont point encore pénétré avec nos coutumes, nations respectables dans leur rudesse qui nous rendroient à bon droit notre mépris, si elles connoissoient toute la détérioration que cache notre frivole perfectionnement. C'est dans ces temps reculés, c'est dans ces pays peu connus, que l'hospitalité fut toujours exercée de la manière la plus généreuse et la plus cordiale : or qu'est-ce que l'hospitalité? la protection donnée au foible, la bienveillance envers l'inconnu, la fraternité avec l'étranger, un tribut que l'homme paie à l'homme, une reconnoissance du droit de tous les membres de la vaste famille humaine au commun héritage.

Revenons sur nos pas; et sans remonter aux temps héroïques, sans parcourir des climats sauvages, voyons ce qui se passe dans tout homme rendu à lui-même, lorsque distrait pour un moment des sordides et perfides intérêts

dont trop souvent le tumulte importun le rend sourd à la voix de son cœur, il quitte le masque de la société pour reprendre les traits de la nature. Qu'une histoire, un poëme, un drame, un roman, nous peigne les malheurs d'un être avec lequel nous n'avons aucune relation, d'un personnage qui n'est plus ou qui ne fut jamais; nous entrons dans ses sentimens, nous partageons ses peines, nous tremblons de ses dangers, enfin nous sommes à sa place, et nous avons besoin d'en sortir. Que notre lecture, au contraire, nous offre le tableau riant d'une heureuse contrée, où des hommes simples et purs, satisfaits dans leurs modestes désirs, trouvent au sein de la paix et de l'innocence les biens et les délices que la nature ne cesse d'offrir à qui veut s'en contenter; on éprouve un sentiment de plaisir qui nous décèle le vrai vœu de notre ame; on s'affectionne à ces inconnus, on applaudit au destin qui les favorise; et l'on craint que nos erreurs, nos délices même ne viennent un jour troubler leur félicité. Il existe donc dans

l'homme, et jusque dans l'homme policé, des vestiges indestructibles du nœud qui devroit l'attacher à tout le genre humain.

Et même dans cette politesse mensongère qui cache ordinairement tout le contraire des sentimens dont nous parlons ici, on pourroit encore en voir la trace, et pour ainsi dire la réfraction. La politesse est l'imitation d'une bienveillance mutuelle entre tous les hommes : elle existe donc quelque part cette bienveillance; car sans modèle il n'y auroit pas de copie. La politesse est une convention généralement adoptée dans le monde, ici sous une forme, là sous une autre, de se déguiser réciproquement une indifférence, et souvent même une aversion mutuelle, sous les témoignages de l'affection et du dévouement. Nous sentons qu'il vaut mieux, pour tous et pour chacun, nous montrer autres que nous ne sommes, c'est-à-dire, tels que nous serions si de faux intérêts, une triste défiance, une inquiétude vague, une sombre personnalité, n'avoient point stérilisé nos cœurs. Oui, dans ces dégui-

semens qui quelquefois nous trompent nous-mêmes, il me semble encore reconnoître la nature, qui, chassée du fond, reparoît dans la forme. Les malheureux qui l'ont abandonnée, voudroient au moins en avoir et en offrir l'image ; semblables à des captifs, qui, pour se procurer quelques instans d'illusion sur leur situation déplorable, essaieroient de peindre des scènes gracieuses et de rians paysages sur les murs de leurs prisons. Ne nous refusons donc plus à la consolante conviction que la nature et la vertu ne sont point étrangères l'une à l'autre, et rendons-nous à des preuves écrites en caractères encore lisibles au fond de tous les cœurs.

Peu touchés de ces réflexions, les détracteurs de l'homme en reviennent toujours à l'intérêt, dont le poison, glissé dans toutes les ames, se mêle selon eux à tous nos sentimens, corrompt le mérite des actions les plus nobles en apparence, et transforme la générosité même en vile spéculation. On ne sème, disent-ils, que pour recueillir; et jamais l'homme

ne sert volontairement les autres hommes que dans l'espoir d'une *récompense*.... Est-ce donc l'espoir d'une récompense qui pousse Curtius dans l'abîme? est-ce l'espoir d'une récompense qui précipite Décius au milieu des glaives ennemis? Voyez à la tête de ses impétueux escadrons, un jeune guerrier fondre, imprévu, sur nos ennemis prêts à vaincre, et décider la plus mémorable des journées. Il tombe vainqueur, arrachant des pleurs à la victoire même; et, reçu dans les bras du tendre et généreux émule de son courage (*), ses denières paroles sont: Je regrette de n'avoir point fait assez pour la postérité.... Quoi, vous n'avez point assez fait pour la postérité, immortel Desaix, quand vous n'avez vécu que pour la patrie, quand vous mourez pour elle, quand votre sang devient la pourpre de son

(*) Le jeune Lebrun, fils du Consul, qui dans le mémorable aveu de son ami mourant, n'a pu trouver qu'une exhortation à suivre toute sa vie les exemples de son père.

triomphe! A quelle récompense aspiriez-vous donc ? répondez, ombre à jamais chère, et à quel prix la mettiez-vous ?

Encore une fois, est-ce un calcul secret, est-ce un intérêt caché, qui produisent de pareils mouvemens? non, c'est l'élan d'une belle ame; c'est l'essor impérieux d'une vive sensibilité qui souffre des maux d'autrui, et qui cherche à tout prix à s'en délivrer. Ces exemples, dira-t-on, ne font qu'attester une nature supérieure à la nature humaine, et ne prouvent rien pour le reste. Non, ils attestent seulement que la nature humaine, abandonnée à sa propre impulsion, peut devenir sublime: les grandes ames sont dans la nature; ce sont les ames basses qui s'en écartent.

SECONDE PARTIE.

Cependant la plus belle eau qu'un obstacle invisible enchaîne au-dessous de la surface de la terre, et qui filtre, sans être aperçue, dans le champ d'un possesseur inattentif, ne fera souvent qu'y répandre une humidité nuisible : à mesure qu'elle étendra ses progrès irréguliers, on verra les meilleures plantes, attaquées dans leur racine, se flétrir, et faire place à des productions viles et mal-saines ; d'impurs animaux, des reptiles venimeux, s'y multiplieront avec sécurité ; l'air même se chargera de vapeurs malfaisantes; et la source, devenue méconnoissable sous le limon qui l'arrête en son cours, finira par changer en marais infect le sol qu'elle auroit dû féconder.

Mais cherchez-la cette source ignorée ; observez-la, dégagez la par votre travail,

des digues secrètes qui la retiennent captive; tracez-lui d'une main savante les canaux où elle doit se distribuer : tout change de face. L'eau s'éclaircit, le sol se raffermit, l'air s'épure, l'algue et la mousse font place à des herbes utiles; et ce qui rendoit naguères le sol impraticable, va devenir le principe de sa fécondité.

Il en seroit ainsi d'une sensibilité louable, ou plutôt aimable en elle-même, mais qui, aveugle, inconséquente, abandonnée à la merci du hasard, de l'erreur, de la fantaisie, du caprice, ne remplit point le but de la nature, et trompe le vœu de la société. N'a-t-on pas vu, et ne voit-on pas tous les jours, cette compassion donnée à tous les hommes pour tous les hommes, se concentrer chez plusieurs d'entre nous en faveur de quelques êtres privilégiés, dont souvent les plus légères incommodités prévalent au-dedans de nous sur toutes les peines et tous les maux que les autres pourroient éprouver? Un Indien plaindra du fond de son cœur

un autre Indien de sa caste, d'avoir été secoué dans son palanquin en pressant la marche des esclaves qui le portoient à travers des sables et des rochers brûlans, tandis que ces malheureux, demi-morts de fatigue, ne le touchent pas plus que les roues d'un char qu'on remplace quand elles sont hors d'état de servir. N'a-t-on pas vu des hommes, oubliant qu'ils ont des semblables, réunir toutes leurs affections sur de simples animaux; et sourds pour les hommes qui les implorent, n'être émus que des besoins ou des maux qu'ils supposent à leurs chevaux ou à leurs chiens? De pareils hommes ne sembleroient-ils pas avoir abdiqué la dignité humaine, pour prendre rang parmi les êtres qui seuls peuvent les intéresser?

Mais au lieu de considérer jusqu'où la nature humaine peut être ravalée, essayons plutôt d'entrevoir comment et jusqu'où elle peut s'élever: cherchons si de saines réflexions n'indiqueroient pas à notre sensibilité les objets qu'elle doit choisir; examinons si une

douce persuasion, plus puissante sur l'enfance, peut-être même sur l'âge mûr, que les preuves les plus convaincantes, ne pourroient pas instruire les cœurs à mesurer leur intérêt à l'importance de ce qui le réclame ; enfin, assurons-nous si une éducation attentive à reculer les bornes de la sensibilité en même temps que celles de l'intelligence, ne pourroit pas faire connoître à l'homme qu'il n'est point né pour lui tout seul, et que le genre humain a besoin de chacun de nous.

La nature n'a fait qu'ébaucher l'homme moral; elle a laissé à la raison le soin d'achever l'ouvrage : c'est à celle-ci qu'il appartient d'expliquer les énigmes de l'autre. La nature a fourni la matière du bonheur, la raison enseigne à la mettre en œuvre ; elle profite habilement de nos impulsions spontanées pour nous avancer dans la carrière qu'elle nous trace ; elle prescrit aux sentimens divers leurs différens offices, et transforme en doctrine ce dont la nature n'avoit fait qu'un instinct.

Mais pour remplir dignement sa tâche, et concourir au but de celle qui semble l'avoir associée à ses grands desseins, la raison nous dit de revenir à chaque instant avec elle vers cette même nature, de l'interroger sans cesse, d'examiner si elle n'auroit point tracé certaines directions dont toutes nos théories ne doivent être que des prolongemens, et de recueillir soigneusement jusqu'à ses moindres indications, comme autant de fils conducteurs qui nous seroient offerts à l'entrée d'un obscur labyrinthe : ils ne manqueront point, ces fils, à qui voudra les réunir ; ils ne manqueront point, dis-je, sur-tout pour l'objet qui nous occupe en ce moment ; et je crois en voir une preuve dans la solution d'une difficulté pressentie depuis long-temps, mais dont j'avois à dessein différé jusqu'ici l'exposition.

On convient facilement, dira-t-on, que tout homme est jusqu'à un certain point sensible à la peine des autres hommes ; mais qu'on nous dise pourquoi nous ne le voyons pas également porté à jouir de leur bonheur. Il faut

convenir, en effet, que même les hommes les plus sensibles sont en général moins disposés à partager la joie que la tristesse dont ils sont les témoins. A quoi attribuer cette différence? Pour moi, au lieu d'y voir une nouvelle preuve de l'imperfection de l'homme, je crois y reconnoître une première instruction sur l'essence du bonheur et du malheur, dont l'un renferme moins de délices que l'autre de tourmens. La nature elle-même nous découvre par-là que la vraie satisfaction de l'homme est bien plus dans l'éloignement de ce qu'il sait être des maux, que dans l'acquisition de ce qu'il croit être des biens ; elle nous dit que c'est le malheureux qui a besoin de notre aide, non pas l'heureux, et nous engage à courir au plus pressé. Elle nous prémunit ainsi contre l'avidité qui met le contentement à trop haut prix, et contre l'orgueil qui ambitionne la part de plusieurs ; elle nous presse de concourir avec elle pour assurer à chacun, autant qu'il est en nous, la portion moyenne de félicité qu'elle vouloit lui assi-

gner ;

gner ; enfin, elle nous apprend qu'épargner du mal c'est faire du bien, et nous invite à prescrire à nos propres vœux les mêmes bornes qu'elle met à nos souhaits pour nos semblables. Première leçon de modération pour nous, et d'équité envers les autres, qui embrasse, obscurément il est vrai, mais complétement, toute l'étendue des rapports de l'homme avec la société, toute la chaîne des devoirs, tout le domaine de la vertu.

Et avant même que le raisonnement tire encore aucune induction de ce principe fécond, je ne sais quelle voix semble nous répéter incessamment ; qu'il vaut mieux faire plus de bien que moins, être utile à un plus grand nombre qu'à un moindre ; et que, si on pouvoit l'être à tous les hommes, ce seroit pour une belle ame le dernier période de la satisfaction. En faut-il des exemples? voyons ce qui se passera dans l'ame de l'homme le plus simple qui se trouveroit obligé d'opter entre deux services à rendre gratuitement ; représentons-nous, si l'on veut, un

batelier à la vue de deux chaumières écartées l'une de l'autre, et toutes deux également près d'être englouties dans une subite inondation. Sa nacelle est placée de manière à porter également secours de l'un ou de l'autre côté ; des deux parts on lui fait mêmes signes de détresse : les malheureux qu'il peut servir lui sont inconnus ; la distance, les facilités, les embarras, le péril, tout est égal ; la seule différence est qu'il n'aperçoit qu'une personne à sauver dans l'une de ces habitations, et deux dans l'autre. Où courra-t-il ? Son choix est fait, et cette fois la nature a compté pour lui.

Un malade, dans l'ardeur de la fièvre, demande instamment un breuvage à son ami ; mais pendant ce temps, l'enfant d'un esclave va se précipiter des fenêtres du malade. A qui faut-il courir, à l'enfant ou à l'ami ? Hésiter, ce seroit offenser même l'amitié.

Un hôpital brûle d'un côté, une prison de l'autre ; l'un est plein d'infirmes, l'autre est censé l'être de coupables. Vous ne pouvez

faire agir qu'une pompe ; où la dirigerez-vous ? L'esprit en pareil cas s'aperçoit à peine qu'il décide.

Nous n'entreprendrons point d'assigner ici les degrés presque innombrables par lesquels de ces premiers aperçus on peut s'élever aux conceptions les plus sublimes. Il est donné à chacun de voir qu'à la suite de ces questions si simples, il doit s'en présenter de moins faciles à résoudre, sur lesquelles notre sensibilité ne manquera pas d'appeler la raison à son secours, et que la raison elle-même, étonnée de sa nouvelle tâche, invoquera la méditation, l'étude, l'expérience, pour lui fournir une foule de lumières de tout genre dont le faisceau puisse éclairer un plus vaste horizon. Ici se découvre à nos yeux la carrière immense de la vertu ; ici nous pouvons déjà nous représenter le superbe développement que doit acquérir ce germe précieux, déposé par le ciel au fond de tous les cœurs, lorsqu'il reçoit de la raison la culture qui lui convient ; ici nous reconnois-

sons que la vertu n'est pas seulement une disposition heureuse, une habitude louable, mais une doctrine profonde, puisque sans la science du mieux, l'amour du bien seroit à lui-même un supplice; ici nous entrevoyons le plan de cette législation secrète exercée par l'homme au-dedans de l'homme, qui, nous répétant d'abord tous les préceptes de la loi, nous en donne encore le supplément, et nous offre de plus nobles motifs pour les accomplir. La loi quelle qu'elle soit, ne peut assujettir que nos actions; la vertu lui soumet nos intentions; elle continue l'office de la loi au fond de la pensée: quand la loi cesse d'observer, la vertu veille pour elle; quand elle se tait, la vertu parle encore: elle transforme pour nous les devoirs en besoins; elle identifie nos volontés avec nos obligations; et c'est à elle qu'il appartient d'élever à sa hauteur l'édifice de la félicité commune, dont la loi ne pouvoit que poser les fondemens.

Par une imperfection attachée à toutes les institutions humaines, la loi quelle qu'elle soit,

ne se suffit pas à elle-même; et qui se borneroit à la suivre, seroit encore loin de l'accomplir. Les lois, en dernière analyse, ne sont que des menaces; elles parlent à la crainte et non à l'amour: or, qui est juste par crainte, est injuste par désir. On peut encore être juste, dira-t-on, par un intérêt bien entendu : mais l'intérêt ne s'occupe que des devoirs dont les hommes seront les témoins et les juges; écartez les regards des hommes, l'intérêt ne songera plus qu'à lui-même. On n'est donc vraiment juste ni par crainte ni par intérêt, mais par amour pour la justice, c'est-à-dire, par sympathie, et dès-lors même par compassion pour le genre humain. Enfin, la loi est une chaîne que la vertu magnétise en quelque sorte pour lui faire attirer au loin ce qu'elle ne pourroit pas même embrasser.

Vouloir le bien, préférer un plus grand bien, tendre au plus grand bien possible; voilà la théorie de la vertu. Faire le bien du mieux que nous pouvons, éviter soigneusement qu'un bien fait à quelqu'un ne soit acheté par

un mal fait à personne ; voilà les lois qu'elle impose. Mesurer les différens degrés du bien qu'on veut et qu'on peut faire dans toutes les positions où l'on se trouve placé ; voilà l'étude qu'elle exige : étude profonde, étude éternelle, mais qui seroit toujours vaine sans un grand principe auquel toutes les autres considérations doivent se rapporter ; c'est que le plus grand bien à faire, est celui qui, directement ou indirectement, doit s'étendre à un plus grand nombre d'individus. Avec une telle pensée, on ne s'écartera jamais des voies de la justice, qui est le droit de chacun, le patrimoine de tous, et comme le principe de vie du corps social. Ce n'est pas que souvent un plus grand bien que vous feriez à un seul, ne puisse être préférable à un moindre bien que vous feriez à plusieurs : comme il vaudroit mieux sauver la vie à un homme, que de répandre des largesses sur une multitude : mais alors même le devoir rempli envers l'homme que vous rendez à la vie, est un plus grand avantage pour cette multitude que les trésors

que vous lui auriez prodigués, parce que dans ce nombre il n'y a pas un homme qui, s'il étoit en danger, n'aimât mieux vous voir préférer la bonne action à l'action d'éclat; et parce que la société a un besoin bien plus réel d'un de ses membres, que de tous vos dons.

L'esprit de l'homme vertueux se formera de lui-même à de tels calculs; et son ame, agrandie par l'habitude de ces grandes idées, deviendra pour ainsi dire un temple immense, où il verra toujours le genre humain sous ses yeux, et où il se verra toujours sous les yeux du genre humain : alors, considérant avec attendrissement les misères de tout genre qui assiégent notre pénible existence, souffrant avec ce qui souffre, méditant ce que peut un seul pour tous, détaché de lui-même à mesure qu'il s'attache aux autres, il finira par trouver des douceurs aux plus grands sacrifices, et jusque dans les projets les plus chers à son imagination enflammée, jusque dans les plus vastes entreprises qu'il lui seroit

permis de tenter pour l'utilité générale ; il cherchera s'il n'y auroit point, ne fût-ce que pour un seul individu, pour l'être le plus ignoré, un juste sujet de plainte ; ne dût-elle n'être jamais proférée cette plainte, il saura se l'exposer à lui-même, il saura l'écouter, il saura s'arrêter..... averti par son cœur que la grande société fait cause commune, qu'elle pâtit dans chacun de ses membres, et que c'est tout le genre humain qui se plaint par la bouche d'un opprimé.

Si l'on pouvoit craindre que la vertu présentée sous des traits aussi doux que nous croyons les voir et que nous essayons de les rendre, ne s'accordât pas avec une sévérité trop souvent nécessaire, soit dans l'exercice de l'autorité, où la sensibilité pourroit mener à la prévarication, soit dans le ministère des lois, où de rigoureux devoirs semblent souvent mettre la justice en opposition avec l'humanité, le peu d'exemples que nous avons déjà proposés servira de réponse. Vous laissez souffrir un ami, pour sauver la vie d'un

d'un étranger; vous consentez qu'un homme périsse dans les flots, pour en retirer deux; vous abandonnez même quelques individus aux flammes, pour en conserver de plus utiles. Ces victimes qu'une compassion calculée vous oblige à sacrifier, n'avoient point mérité leur sort; et vous balanceriez, si la destinée vous y appeloit, entre punir un coupable et protéger des innocens? Mais, diriez-vous, ce coupable est un homme aussi; cet homme est devant moi; sa misère, son dénuement, son abattement, ses chaînes, ses angoisses, ses douleurs, ses terreurs, agissent sur mon organisation; toutes mes facultés physiques et morales, émues à son aspect, semblent accuser la rigueur de la loi; elles me la font éprouver à moi-même en même temps qu'à ce malheureux, et me pressent de me délivrer en le délivrant. Situation pénible, j'en conviens, pour un être accoutumé, exercé même à sympathiser avec ses semblables: mais vous n'avez entendu qu'une partie de ce que la compassion avoit à vous dire; écoutez le

reste. Cet homme est présent à vos yeux ; que tout le genre humain soit présent à votre pensée ; et vous verrez bientôt l'agitation de votre ame surmontée par l'horreur des maux qui résulteroient du crime impuni. Un juge vraiment compatissant pourra sans doute être malheureux ; mais il ne pourra pas être inique : la seule différence que cette sensibilité douloureuse établit nécessairement entre lui et des magistrats d'un autre caractère, c'est qu'il doutera plus long-temps du crime, c'est qu'il sera plus difficile sur les preuves, c'est qu'il désirera une proportion plus exacte entre la peine et le délit ; enfin, c'est qu'il aura plus besoin d'être juste.

Quelques enthousiastes réclameront peut-être en faveur de la patrie contre l'extension illimitée de notre sensibilité native, et regarderont la part que nous accordons à tous nos semblables comme un tort fait à nos concitoyens. Ah ! gardons-nous plutôt d'offenser la patrie, en l'isolant du reste du monde au fond de notre cœur ; qu'elle soit pour nous

une famille et non une faction, et ne faisons point de notre amour pour elle une conjuration contre l'étranger. Lorsque le farouche Caton, quelque matière qui fût traitée au sénat, ne cessoit de répéter. Mon avis est qu'il faut détruire Carthage....., que j'aurois aimé entendre une voix s'élever et lui dire : Non, Caton, ne détruisons point Carthage, mais achevons Rome; perfectionnons ses lois, humanisons sa politique, épurons ses mœurs, peuplons-la de Camilles, de Curius, de Fabricius; qu'elle soit plus heureuse que grande, plus respectable que terrible; qu'elle devienne l'école des vertus, le temple des arts, le sanctuaire de la philosophie, le modèle des cités, l'exemple et non l'effroi de l'univers. Conjurons-la d'arrêter elle-même sa fortune, et d'offrir à tous les siècles le superbe tableau de la justice enchaînant la victoire. Craignons, oui, craignons qu'elle ne succombe à l'accroissement de sa puissance; ne l'étouffons point sous les dépouilles des nations, et redoutons pour elle je ne sais quelle fatalité

vengeresse, qui a fait plus d'une fois trouver au conquérant son tombeau dans sa conquête.

La nature a donné à chaque homme le monde pour cité, et tous les hommes pour concitoyens; n'est-ce point la contrarier que d'oublier son vaste institut, de méconnoître la plupart de nos semblables, d'opposer nous-mêmes des digues à l'effusion de la bienveillance générale, et d'essayer de contenir dans des démarcations politiques ce qui devoit s'étendre à tout le globe? Et l'univers n'est-il donc pas lui-même la patrie des nations, et ne lui doivent-elles pas dans une certaine mesure ce qu'elles exigent des individus qui les composent? Rome a méconnu ses obligations envers le monde; les Romains ont méconnu leurs devoirs envers Rome; et les barbares ont vengé l'univers.

D'autres voix s'élèveront contre un système qui, renfermant le germe de toutes les vertus dans un sentiment inné de bienveillance entre les hommes, sembleroit en exclure cette

austérité, cette rigidité de principes, cette sévérité de mœurs, qui distinguent avec tant d'éclat certains graves personnages de la foule de leurs contemporains; indice authentique d'une mâle vertu qui, imprimant à leurs actions, à leurs discours, à leur maintien même, et jusque sur leurs traits, je ne sais quel caractère imposant, je ne sais quelle tristesse auguste, annonce au premier abord toute leur horreur pour la corruption générale, et tout leur mépris pour la multitude qui s'y laisse entraîner.... Mais vous qui semblez vous croire envoyés du ciel pour réformer la terre, souffrez que nous analysions cette austérité dont vous faites et dont vous voulez sur-tout qu'on fasse tant de cas. Croyez-vous qu'elle soit naturelle à l'homme? Non, elle est heureusement trop rare pour qu'on puisse le penser: c'est donc plutôt un rôle qu'un caractère; souvent même c'est un masque, sous lequel se cache plus de dépravation peut-être que vous ne nous en reprochez. Cependant je veux bien encore vous

supposer tels que vous voulez paroître. Vous n'aimez que la vertu, dites-vous; mais qui l'aime veut la faire aimer : pourquoi donc la couvrir d'un voile triste, comme pour la dérober aux regards profanes? pourquoi donc, au lieu de nous montrer ses charmes, lui prêter vos défauts? Censeurs injurieux, de qui tenez-vous votre mission? c'est de votre orgueil ou de votre bile. Quel est votre but? est-ce de nous rendre meilleurs? Non, c'est de paroître meilleurs que nous; et cette indignation affectée au-dehors pour une corruption que vous exagérez, ne se tourne-t-elle pas au-dedans de vous en applaudissemens pour les perfections que vous vous supposez? Vous jouissez, convenez-en, de l'intervalle immense que vous croyez voir entre vous et nous; et peut-être que moins imparfaits, nous vous déplairions encore plus. Vous vous flattez d'avoir toutes les vertus; mais vous en oubliez deux, et les deux les plus chères à la société, l'indulgence et la modestie. Vous méprisez les hommes pour vous en estimer davantage;

vous haïssez les hommes, pour n'aimer que vous : aimez-les, pour mériter de les servir, et croyez-en le premier moraliste, qui vous dit : Allez vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez après offrir votre sacrifice.

Il faut encore répondre à une difficulté d'un autre genre, d'autant plus digne d'attention, qu'elle semble moins une réflexion de l'esprit qu'une réclamation du cœur. En soumettant ainsi, nous dira-t-on, les plus pures affections de l'ame aux formules d'une justice idéale, en étendant la sensibilité de chacun à tout le genre humain, en nous conseillant de la diviser et de la subdiviser entre tous les habitans du globe ; en un mot, en défendant les plus légères préférences envers quelques-uns comme un crime envers tous ; que laissez-vous à l'amitié ? l'amitié, cette préférence si douce à donner, si douce à recevoir, qu'elle peut à elle seule dédommager de toutes les injustices du sort? Les auteurs de cette objection ignorent-ils donc que la sensibilité peut suffire à tout, et que ce qui

coule de source est inépuisable? L'amitié, sans doute, est une préférence, mais une préférence qui ne s'exerce que hors de l'enceinte des devoirs, une préférence que l'on donne, ou que l'on croit donner à la vertu; et ces préférences-là tournent encore au profit de la société. Connoissons mieux l'amitié et la vertu; elles ont besoin l'une de l'autre : sans la vertu l'amitié n'auroit point d'assez dignes motifs; et sans l'amitié, il manqueroit à la vertu sa plus douce récompense. Les méchans n'aiment point; leurs liaisons ne sont que des ligues ordinairement formées par l'intérêt, en attendant que l'intérêt les rompe. Et si vous voyez un fantôme d'amitié entre un imposteur habile et un honnête homme abusé, ne croyez point qu'il dure; quand l'illusion pourroit continuer d'un côté, l'engouement se refroidiroit bientôt de l'autre. On doit se lasser à la longue de ceux à qui l'on ne peut se montrer qu'avec un masque; et l'honnête homme éconduit ne tarderoit pas à faire place au premier intrigant qui verroit quelque avantage

tage à le supplanter. Il n'y a donc d'amitié que pour les amis de la vertu ; seuls ils en sont dignes, seuls ils en sont capables : mais elle ne les unit pas seulement entre eux, elle les attache encore au reste des hommes ; car les perfections que l'on voit ou que l'on prête à ses amis, nous donnent meilleure opinion de l'espèce humaine ; et si on leur reconnoît quelques défauts, on en devient plus indulgent pour les défauts des autres. C'est ainsi que cette pure affection forme une belle ame à tous les devoirs que la vertu s'impose ; et comme nous faisons de notre ami le représentant de nos semblables, l'amitié devient le modèle du sentiment qui nous attache à tout le genre humain.

Ce n'est point assez d'avoir réfuté séparément tout ce qui paroît contraire aux diverses parties de la théorie que nous venons d'exposer; il faut encore répondre à une objection qui, attaquant nos opinions, non dans leur développement, mais dans leur principe, semble miner l'édifice à mesure que nous es-

sayons de l'élever. On paroîtra craindre que tout le système ne porte sur une supposition dont la réalité reste à démontrer ; et l'on demandera si la compassion, ce mouvement purement naturel, qu'aucun intérêt personnel ne sollicite, qu'aucune réflexion ne précède, et qui, au lieu d'un mouvement de notre volonté, semble être une portion des souffrances d'autrui, ressentie malgré nous au-dedans de nous-mêmes ; on demandera, dis-je, si un tel sentiment est susceptible d'être perfectionné au gré de nos désirs, et soumis à l'action de notre raisonnement. A cela je réponds qu'une expérience trop fréquente nous a démontré que la raison pouvoi têtre égarée par la sensibilité ; pourquoi la sensibilité à son tour ne pourroit-elle pas être dirigée par la raison (*)? Il n'existe point

(*) Il n'y a pas d'homme qui ne soit plus ou moins sensible à la musique, parce qu'il suffit pour cela de l'organe de l'ouie. Jusqu'aux nations les moins civilisées ont des chants et des instrumens qu'elles affectionnent. Il semble que l'harmonie musicale soit comme l'écho de l'har-

d'action sans réaction ; et qui pourroit ne pas connoître ce que la volonté, le caprice même,

---

monie universelle, avec laquelle tous le hommes, par un attrait indéfinissable, cherchent à se mettre en consonnance; et pourquoi le même attrait ne s'étendroit-il pas jusqu'à l'harmonie sociale, la première de toutes les harmonies? Quoi qu'il en soit, celle des sens, dont l'empire s'exerce évidemment sur toute la nature, soumise elle-même aux lois du calcul, et fondée sur des principes invariables, sembleroit devoir faire éprouver des effets constamment pareils; à des êtres pareillement organisés. Mais il en arrive autrement : la musique applaudie dans un temps ne charme plus dans un autre ; la musique d'un pays a peine à se faire goûter dans un pays éloigné ; nos plus belles symphonies ne sont, dit-on, que du bruit pour les Chinois, et je doute que nous soyons plus indulgens pour la musique chinoise. Ce que je sais, c'est que deux peuples voisins ont été long-temps, sur la musique, encore moins d'accord que l'Europe et la Chine. On verra dans la même salle un rustre s'agiter aux sons aigres d'un mauvais violon, raclé par un rustre comme lui; tandis qu'un virtuose qui les entendra, ne croira jamais pouvoir fuir assez vîte ni assez loin. Le virtuose, de son côté, paroîtra souvent tomber en extase à des sons dont la délicatesse et la dou-

peut apporter de changement dans notre organisation physique et morale? Le travail for-

---

ceur n'auront aucun charme pour l'oreille du rustre. Ils aiment cependant tous les deux la musique; mais l'un n'a qu'une sensibilité confuse, engourdie, qui ne répond qu'à des impressions grossières, tandis que le goût du connoisseur, développé par l'usage et raffiné par l'étude, ne peut plus s'accommoder que de sensations exquises; et que, pour son malheur peut-être, il finit par avoir besoin de la perfection.

Platon appelle la vertu, la musique de l'ame; et notre ame seroit-elle donc plus difficile à former que notre oreille? N'en doutons point, l'instruction a plus ou moins de pouvoir sur toutes nos facultés, ainsi que sur nos passions. L'amour, par exemple, est, de tous les sentimens de l'homme, celui qui semble appartenir de plus près et le plus exclusivement à la nature; et cependant ne diroit-on pas aussi qu'il est, dans un certain sens et jusqu'à un certain degré, dépendant de l'éducation? ne le voyons-nous pas, différent toujours de lui-même, varier avec le temps, les lieux, les gouvernemens, et même avec les rangs divers de la société. Combien cet élan brutal de l'homme sauvage, vers le sauvage objet de ses désirs, élan qui cependant est l'amour primitif, a déjà subi et doit peut-être subir encore

tifie le corps, l'étude ajoute à l'esprit, les organes se perfectionnent par l'usage, et

---

de métamorphoses, suivant les différens degrés et les différentes formes de notre civilisation! Ne voyons nous pas l'amour tout autre en orient qu'en occident; tout autre chez les Grecs que chez les Romains; tout autre chez les Français au temps de la chevalerie que sous la régence? Prenons à la même époque, et dans le même pays, deux hommes élevés l'un dans l'ignorance et la simplicité rustique; l'autre dans tous les genres de connoissances, de recherches et de délicatesse, qui appartiennent à ce qu'on appelle les gens du monde. Supposons entre ces deux hommes toutes les données pareilles, même âge, même force, même vivacité, même caractère; et cherchons si tous les deux, subjugués par une passion violente, en éprouveront les mêmes impressions. Que de biens et de maux attendent l'homme de la société, qui ne seront jamais connus de l'homme de la nature! Celui-ci n'a qu'un sentiment; l'autre en éprouve mille. Les objets dont ils sont épris, se refusent-ils à leur amour: le premier, après avoir épuisé tous les artifices de la galanterie, n'abandonnera l'espoir de réussir que pour celui de se venger; le second sera bientôt distrait par le travail, ou consolé par le vin. La coupe du plaisir, au contraire, leur est-elle présentée: le

les sentimens se développent à mesure qu'on s'y abandonne. L'habitude est, dit-on, une seconde nature, et qui souvent prévaut sur la première : on pourroit peut-être en trouver une troisième dans l'imitation; cette influence souvent imperceptible des autres sur nous-mêmes, qui finit par assimiler jusqu'à un certain point les naturels les plus dissemblables. Ignore-t-on le raffinement que l'étude de la poésie ou de la musique apporte dans l'organe de l'ouie? Le coup-d'œil d'un peintre, d'un architecte, d'un guerrier, d'un marin, étoit-il le même avant qu'ils fussent exercés à leurs professions ? N'en est-il pas ainsi de

---

paysan s'y désaltère, l'autre s'y enivre; et bien ou mal traité, c'est à l'homme du monde qu'il appartient de mieux connoître et de mieux analyser cet être, moitié réel, moitié factice, ce tissu des affections les plus contraires, ce mélange incompréhensible de fureur et de tendresse, de confiance et de soupçons, de ruse et de candeur, d'espoir dans l'angoisse et d'inquiétude dans le succès; enfin, ces peines mêlées de délices, et ces délices mêlées de peines, que l'on appelle amour.

nos passions ? ne reçoivent-elles pas de nouvelles formes, suivant les impressions que nous recevons de ce qui nous entoure ? et ne sont-elles pas, jusqu'à un certain point, disciples de nos opinions ? Les passions de l'homme du monde diffèrent autant des passions de l'homme de la nature, que les fruits de l'arbre greffé diffèrent des fruits de l'arbre sauvage. L'homme a-t-il gagné ou perdu à cette seconde création ? d'autres résoudront ce problème ; mais que l'empreinte soit bonne ou mauvaise, elle prouve également que la matière étoit malléable. La plupart des anciens philosophes, effrayés de la dangereuse influence des passions sur la raison, et sans cesse occupés de contenir la sensibilité dans d'étroites limites, n'ont songé qu'à l'enchaîner au lieu de l'employer, plus attentifs à ce qu'ils devoient en craindre qu'à ce qu'ils pouvoient en faire. De là tant de froides et stériles doctrines, où l'on enseigne plutôt la folie que la sagesse, où la subtilité prend la place de l'utilité, où le mépris des hommes

se mêle au mépris des choses, et où un tissu de maximes attristantes semble plus propre à conduire les hommes dans les déserts, qu'à les guider au sein de la société. Ils ignoroient, ces censeurs atrabilaires, que le raisonnement ne peut pas tout à lui seul; qu'il a besoin d'intéresser les passions à ses desseins; qu'il doit beaucoup moins songer à les combattre qu'à se les associer : et que diroit-on d'un ouvrier imbécille, qui, par la crainte de se blesser, émousseroit ses outils au lieu de les aiguiser ?

Que la raison ne soit donc plus le tyran de la sensibilité; mais qu'au lieu d'une esclave maltraitée, elle essaie d'en faire une élève docile; et chacun sera dans son emploi. Elles ont en effet entre elles plus de rapports qu'on ne pense : on pourroit les comparer à la chaleur et à la lumière; et qui les examineroit plus attentivement, trouveroit même que la sensibilité est une espèce d'intelligence moins parfaite à la vérité, mais enfin qui aperçoit, qui distingue et qui préfère; tandis que l'intelligence

telligence peut être considérée comme une sensibilité d'un ordre supérieur, qui, avertie par l'expérience et guidée par l'analogie, pressent tandis que l'autre ne fait que sentir, et choisit tandis que l'autre ne fait que désirer. Mais c'est avec la compassion, avec cette émanation pure, j'ai pensé dire, cette pieuse fille de la sensibilité, que la raison se plaira surtout à former la plus étroite alliance. Elle a si peu à craindre d'elle, et tant à s'en promettre : leur but est le même ; ainsi que la compassion, la raison est envoyée à notre secours ; la plus forte doit donc encourager la plus timide, l'écouter, l'instruire, la conseiller avec sollicitude ; et la guider avec amour dans la route du bonheur universel. Représentons-nous-les, s'il se peut, ces deux êtres propices au genre humain, comme une institutrice avec sa pupille, unies l'une à l'autre par les plus intimes rapports ; et tâchons de nous former quelque idée des entretiens qui pourroient faire la base de cette sublime éducation. Hélas ! diroit l'une, pourquoi donc

y a-t-il tant de malheureux dans le monde? — C'est, répondroit l'autre, afin que les hommes se donnent des secours mutuels, qu'ils s'aiment entre eux, qu'ils fassent et qu'ils méritent leur bonheur. — Est-ce donc que, si le ciel les avoit fait tous heureux, ils ne s'aimeroient pas? — Non, parce que tous se suffiroient à eux-mêmes; et qui se suffit à soi-même, n'aime personne. — Mais cependant, c'est un si grand mal que de voir souffrir? — Oui; mais c'est un si grand bien que de consoler. — Je sens néanmoins que tant qu'il restera des malheureux, je ne saurais être tranquille! — Hélas! vous ne le serez jamais; mais plus vous sécherez de larmes, plus vous éprouverez de consolations. Etendez vos soins au plus grand nombre possible d'infortunés; songez plus à diminuer le mal qu'à augmenter le bien: l'homme a moins besoin de jouir que de ne pas souffrir; le plaisir est si douteux, la peine est si réelle, et il y a tant d'êtres souffrans. — Comment pourrai-je faire au moins pour être utile à tout le monde? —

Essayez de pénétrer dans tous les cœurs; la tristesse même que vous y porterez leur sera douce. Vous les distrairez de leur peine, en les occupant de celle d'autrui; et plus il y aura d'hommes compatissans, moins il y aura d'hommes à plaindre. Parlez à tous le langage qui leur convient, suivant les positions, les rangs, les emplois, les richesses, les talens; peignez à chacun le besoin que le genre humain a de son secours : dites aux grands de la terre, que plus ils sont élevés au-dessus du reste des hommes, plus ils doivent être attentifs aux soupirs de ceux que le sort tient dans l'abaissement; dites à l'homme opulent, que c'est à lui-même qu'il fait tort de tout le superflu qu'il ne partage point; dites au pauvre, que par des plaintes trop amères, il ajouteroit encore aux peines de ses compagnons d'infortune, et que tout pauvre qu'il est, il peut néanmoins adoucir leur sort en leur donnant l'exemple de la résignation; dites à tous les hommes, que depuis le premier jusqu'au dernier, ils ont tous quelque

chose à donner ; c'est l'exemple : l'exemple des grands se voit de plus loin, et peut trouver plus d'imitateurs ; l'exemple des autres peut être plus répété, et, vu de plus près, il fait plus d'impression. Dites aux ministres des lois, d'écouter toujours la voix de l'absent ; de se représenter sans cesse l'innombrable multitude d'hommes qu'ils feroient souffrir par un moment de négligence, et pour qui la moindre préférence deviendroit une barbarie : inclinez leurs ames à l'indulgence ; mais ne leur cachez pas que la justice vaut encore mieux, et qu'elle est la première bonté. Dites aux philosophes, ce que sans doute vous inspirâtes jadis à l'un d'entre eux, que *les grandes pensées viennent du cœur.* Confondez ces maximes arides, dernière émanation d'une corruption raffinée, qui, en détachant les hommes de leurs semblables, les retranchent en effet de la société, qui coupent la plante du bonheur dans sa racine, et qui ne ressemblent pas plus à la vérité, que la mort à la vie. Arrêtez sur-tout ces génies téméraires, qui souvent,

dans leurs vaines conceptions, comptent pour rien le mal réel que coûteroit le bien imaginaire qu'ils proposent : rivale insensée de la parole, qui d'un chaos fit un monde, leur plume feroit d'un monde un chaos. Apprenez-leur que même pour le plus grand des biens, on ne peut sacrifier que soi et personne autre ; répétez-leur qu'il faut que tous les hommes vivans, et tous ceux qui en naîtront à jamais, soient présens à leur pensée, comme autant d'êtres sensibles qu'ils doivent épargner ; et que si l'on peut craindre d'immoler la postérité à ses contemporains, on doit craindre encore bien plus d'immoler ses contemporains à la postérité.

Mais concevez de plus hautes espérances, aimable fille du ciel; et pour assurer aux foibles mortels de moins tristes destinées, cherchez entre toutes les nations celle qui se laissera le mieux pénétrer de votre irrésistible influence, afin d'en faire bientôt le modèle et l'amour de l'univers. Il en est une, la première de toutes, qui pendant un temps

vous a méconnue, et qui n'a que trop payé ce fatal abandon. Maintenant les douloureux souvenirs, le besoin, le regret, le remords même, la ramènent vers vous; retournez à elle, reprenez vos droits sur son cœur, et confiez-lui le soin d'étendre votre empire. Que ses héros entendent votre douce voix au milieu du fracas des armes et de l'horreur des combats; les plus grandes ames sont celles où vous trouverez toujours le plus d'accès. Détrompez-les d'un éclat sinistre; et que le vainqueur, plus attristé du mal qu'il fait, que le vaincu du mal qu'il souffre, sente le besoin d'épurer sa gloire par le bonheur universel. Et quel moment fut jamais plus favorable à nos desseins? déjà Mars lui-même au milieu de ses braves (car c'est lui qui les couvre de son égide, et qui les guide à la lueur de son glaive), Mars, dis-je, leur enseigne votre culte et se déclare votre champion. Ce n'est plus ce dieu farouche abreuvé de pleurs et de sang, qui, pendant tant de siècles, a réclamé tous les hommes pour ses victimes: je le vois

promenant un regard triste et consolateur sur la vaste plaie du genre humain, ne songer plus qu'à la fermer : je le vois combattre encore; mais, ô sublime compassion, c'est pour vous qu'il combat. Il ne connoît d'ennemis que les vôtres, et votre nom est son cri de guerre. Je le vois, redoublant pour vous d'impétuosité, se transformer en foudre bienfaisante, traverser les fleuves, franchir les monts, briser les remparts, écraser d'un dernier coup le démon de la guerre ; et voilà que, triomphant de tout ce qui osoit vous résister, il espère bientôt vous montrer aux nations émues, assise sur le char de la victoire, pour les guider vers le temple de la paix.

FIN.

ERRATA.

Page 9, ligne 5, *au dernier*, ajoutez une virgule.

19, ligne 21, *leur pensée ;* lisez, *leur peine.*

41, ligne 11, *raisonnement tire ;* lisez, *raisonnement ne tire.*

48, ligne 4, *ne dût-elle ;* lisez, *et dût-elle.*

59, ligne 3, *tous le hommes ;* lisez, *tous les hommes.*

55